

Le dernier des Villaz : [suite]

Autor(en): **Tissot, V.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188648>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ne laissant paraître qu'un petit intervalle entre chacune d'elles. Le velours anglais, à 4 ou 5 francs le mètre, est tout ce qu'il faut pour cela.

Les robes ainsi réparées font encore très bon usage, sans qu'il ait été nécessaire de dépenser beaucoup d'argent. Il n'y a pas de plus mauvaise économie que de relever une étoffe fanée au moyen de belles garnitures; il est bien préférable de mettre dans l'achat des vêtements neufs la somme dont on peut disposer, et de suppléer, par son adresse et son goût, aux arrangements qui peuvent être nécessités ensuite. »

Le dernier des Villaz.

VII

Rodolphe ne soufflait plus; ces dernières paroles entrèrent dans son cœur comme des pointes de poignard. Il roula des yeux égarés autour de lui: il ne voyait plus rien que des cercles enflammés qui dansaient dans l'air; pour ne pas tomber, il dut se retenir au dos de son escabeau.

— Comme vous voilà pâle! s'écria la comtesse. Vous sentez-vous mal?

Ces mots le rappelèrent à lui; il se secoua, et, par un effort surhumain, surmontant son émotion et sa douleur, il répondit d'une voix lente et grave:

— Je souffre, en effet, beaucoup, mais ma souffrance est toute morale, j'ai l'âme oppressée de sombres pressentiments, ma résolution m'effraie, car je ne suis pas seulement à la veille d'un long et périlleux voyage, mais j'en suis sur le chemin. Je pars pour Rome. C'est le vœu que j'ai fait après la mort de ma pauvre mère, et le temps de l'accomplir est venu.

— Et vous partez ainsi, seul, sans amis, sans escorte? demanda vivement le comte.

— Oh! non; nous serons en nombre suffisant. Je dois aller rejoindre cette nuit quelques pèlerins qui m'attendent à Moudon; nous en trouverons encore en passant à Lausanne.

— Voilà un voyage auquel je ne m'attendais certes pas, dit la comtesse. Abandonner votre château, courir des dangers inutiles et nombreux....

— Aussi, j'ignore si Dieu me réserve la joie de revoir jamais ceux que je quitte.

Il se leva de son siège; une sueur froide humectait ses tempes.

— Cher comte, adieu, et vous, comtesse, puisse le Ciel vous préparer encore de longs jours!

Il leur serra la main, puis, se tournant vers Marguerite, il lui demanda la permission de baiser la sienne. Elle la lui tendit avec une grâce naïve et charmante; il la baisa comme on baise la main d'une morte bien-aimée, en tremblant et en sentant tout son sang se glacer. Le chapelain s'avança à son tour vers Rodolphe et voulut le charger de pieux achats de reliques, mais le jeune homme, hors de lui, ne l'écouta pas et se précipita dans l'escalier. Son cheval était dans la cour, broutant sous les arbres. Il sauta en selle et enfonça avec rage ses éperons dans ses flancs; le sang jaillit et la pauvre bête, subissant pour la première fois un aussi cruel traitement, traversa le pont-levis avec la rapidité de l'éclair; arrivée au pied du monticule, elle coupa à travers champs, courut droit devant elle, sans suivre de chemin. Rodolphe ne savait plus ce qu'il faisait, ses yeux grands ouverts ne voyaient plus rien dans leur fixité effrayante; il se sentait meurtri comme un homme tombé du sommet d'une tour. Et l'on sait combien elle était haute, la sienne, la tour de ses rêves! Il lui semblait que sa cer-

velle ballottait dans son crâne; des larmes brûlantes inondaient ses joues, des sanglots déchiraient sa poitrine; il avait lâché les rênes, et, de ses mains défaillantes, il essayait de se cramponner à la crinière de son cheval. Celui-ci ne ralentissait pas son élan; il continuait, chassé par la peur, sa course vertigineuse et folle; une grande haie se présenta, il sauta par dessus; plus loin, il rencontra un torrent, il le franchit d'un bond. Il escaladait les pentes et trouait les buissons. A le voir ainsi, à la clarté douteuse d'une lune que masquaient de fréquents nuages, on eût dit un cheval fabuleux, volant dans les profondeurs silencieuses de la nuit. Du fond des taillis, les loups le regardaient passer avec stupeur, la patte levée et la gueule ouverte. Les chouettes et les hiboux, à son approche, suspendaient leurs cris lugubres. Il avait descendu et gravi plusieurs collines; son cheval continuait à galoper: il allait même si vite qu'il ne projetait sur le sol qu'une ombre vague et insaisissable. Au bout d'une heure, il déboucha dans une plaine marécageuse, entrecoupée de flaques et de fondrières, couvertes de massifs rabougris de genévriers, aux branches grêles et armées de pointes aiguës. Il traversa miraculeusement cette lande, ordinairement fatale au voyageur, et arriva en face d'un bois de sapins très épais qui se dressait devant lui, pareil à une immense muraille toute noire. Comme s'il eût voulu s'y assommer, il piqua des deux et lança son cheval en avant, mais au moment où il franchit la lisière du bois, la terre se déroba sous les pieds de sa monture et, l'un portant l'autre, ils culbutèrent dans un fossé profond.

(A suivre.)

Conseils aux ménagères.

Bouilli sur le plat aux pommes de terre. — Pelez des pommes de terre, coupez-les en rouelles, mettez du beurre au fond d'un plat qui puisse aller au feu, garnissez d'une couche de pommes de terre, placez par dessus le bouilli en tranches minces, hâchez une bonne quantité d'échalottes et de persil que vous mêlerez avec de la mie de pain bien émiettée, le tout bien assaisonné; garnissez le bœuf d'une petite couche de cette préparation; ajoutez quelques petits morceaux de beurre, puis une seconde couche de pommes de terre que vous recouvrez du reste de la préparation; mouillez largement avec du bouillon; mettez au four et servez quand les pommes de terre sont cuites. — La cuisson doit durer une heure environ.

M. H. Fischer, propriétaire du diaphorama suisse, qui a obtenu un grand succès à l'Exposition de Zurich, vient d'installer cet appareil intéressant dans la salle des concerts du Casino-Théâtre. Sa riche collection d'aquarelles transparentes représente divers paysages et tableaux de genre de la Suisse, et laissent le spectateur dans une illusion complète de la réalité.

Cueilli dans une feuille officielle: Une maison de banque demande un caissier ayant deux jambes de bois. Bons appointements. S'adresser au bureau du journal.

L. MONNET.